

Une rencontre qui doit se faire Pierre Perrault et l'URSS

Jacques Bobet

Volume 10, numéro 2 (56), mars–avril 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29578ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bobet, J. (1968). Une rencontre qui doit se faire : Pierre Perrault et l'URSS. *Liberté*, 10(2), 59–65.

le cinéma

une rencontre qui doit se faire: pierre perrault et l'urss

Le Canada, à ma connaissance, a pris part deux fois seulement au Festival International du Film à Moscou. En 1965 et en 1967.

Chaque fois, le Jury de ce festival a décerné un prix important au film canadien.

Je n'ai jamais eu sous les yeux la liste complète des prix pour les courts métrages de 1967, mais celle de 1965 était réjouissante: cinq prix, tous décernés à des pays socialistes ou communistes, excepté le deuxième réservé au Canada.

En 1965 c'était avec **SOIXANTE CYCLES** que le Canada remportait la médaille d'argent. En 1967 (le Festival n'a lieu que tous les deux ans) c'est avec **VOLLEYBALL** que le Canada remportait le Prix spécial du Jury. Deux bons documentaires très courts. Et deux documentaires sur le sport. D'aucuns m'ont dit... (quelle formule admirable: "d'aucuns m'ont dit"!...) Je reprends. D'aucuns m'ont dit: "Justement, le Canada a eu de la chance de présenter, chaque fois, des films n'ayant aucune connotation sociale, politique ou même humaine, sans quoi..." Sans quoi jamais un Jury moscovite n'aurait primé un film canadien? C'est faux. La meilleure et plus simple des raisons c'est que ce jury "moscovite", comme dans tout festival international, est un jury "international". On me répond: "Oui mais enfin, un jury, dans tous les pays du monde, ça se cuisine, tout de même, non?..." C'est possible, mais ça ne m'intéresse pas

beaucoup en l'occurrence, et certainement pas plus à Moscou qu'ailleurs.

D'aucuns-z'autres m'ont dit (ou même essayé de me faire dire à la télévision! C'est d'aucuns z'autres-là étaient vicieux!) que le succès de VOLLEYBALL était dû au fait qu'on y voit l'équipe soviétique battant l'équipe américaine. "Tout international qu'il soit, un jury est toujours influencé par l'opinion de la salle qui voit le film." C'est possible. Je ne pense pas que la victoire de l'équipe soviétique, dans le film, ait nui au succès du film à Moscou. Par contre, dans le film de 1965, SOIXANTE CYCLES, l'équipe russe n'apparaissait pas spécialement et ne gagnait certainement pas le Tour du St-Laurent. Alors?

D'aucuns z'autres z'encore ont mis la lâcheté sur le compte du Canada et m'ont dit: "Evidemment, jamais un comité de sélection canadien n'enverra autre chose que des films sans connotation politique ou sociale au Festival de Moscou." Je ne veux pas là non plus "blanchir" aveuglément les comités de sélection, canadiens ou autres; mais dans l'ensemble, l'explication la plus simple et la plus raisonnable de toutes est que les deux films SOIXANTE CYCLES et VOLLEYBALL, étaient l'un et l'autre, très "doués" pour remporter des prix, (ils l'ont montré ailleurs, depuis, plusieurs fois) et surtout, — ceci est très clair —, que le cinéma canadien jouit en URSS d'un très grand prestige. Mais pour couper court à cette discussion vaine sur les avantages des films de sport ou autres, j'aimerais que le Canada soit représenté à Moscou en 1969, par les films de Pierre Perrault. Au moins par ceux que nous connaissons tout à fait jusqu'à maintenant: LA SUITE DU MONDE et LE REGNE DU JOUR. Ceci coupera court à toute discussion sur la possibilité d'envoyer en URSS des films à contenu socio-politique.

J'ai d'autres raisons pour essayer de promouvoir cette rencontre entre le monde de Pierre Perrault et le public russe. Quelques jours de séjour au Festival de 1967 m'ont convaincu que j'avais affaire au public le moins "affecté" du monde. Un public vraiment sans aucune affectation; un public d'une simplicité qui se retrouve également hors des salles de spectacle.

A Moscou (je vais parler ici de façon très personnelle) ce qui frappe le plus, c'est justement que **RIEN NE FRAPPE AU PREMIER ABORD**. Laisant de côté l'invariable Kremlin et la Basilique tellement connus, ou encore la perspective de la ville vue des hauteurs de l'Université, **RIEN NE FRAPPE** dès les premiers contacts. A Florence l'incroyable beauté du paysage vous prend à la gorge en cinq minutes; à Annecy, c'est le charme extraordinaire du site, à Paris, c'est peut-être le byzantisme de l'existence qui saute aux yeux. Moscou — et par Moscou j'entends ici la ville et ses habitants — Moscou frappe **RETROACTIVEMENT**. C'est toujours au bout de deux ou trois jours qu'on s'aperçoit que...

C'est au bout de deux ou trois jours seulement qu'on s'aperçoit qu'il n'y a pour ainsi dire aucune affiche sur les murs. C'est au bout de deux ou trois jours qu'on s'aperçoit qu'on est en train de vivre, en fait, avec un peuple "latin" à beaucoup de points de vue et pas du tout un peuple nordique. La gérante du Grand Hôtel Moscova avec sa beauté à la Sophia Loren et ses cheveux roux-titien, avec son incroyable volubilité et ses attitudes et jeux de mains continuels pourrait retourner tout droit à Florence d'où elle semble arrivée le matin même. Les visages rient, les visages grimacent, les bras gesticulent, les émotions semblent toujours prendre le dessus: un vrai peuple latin. Si vous êtes latin vous-même, c'est à **RETARDEMENT** que cela vous frappe.

C'est au bout de deux ou trois jours seulement qu'on s'aperçoit que ni la radio, ni la télévision, ni personne nulle part n'a vraiment l'air de tenir à vous "vendre" quelque chose, que ce soit un produit culinaire, pharmaceutique ou politique quelconque. Et rien que ça, c'est vraiment reposant. Mais comme tous les repos véritables, ça ne se manifeste pas dès le premier jour.

Enfin, c'est seulement au bout de plusieurs jours, — et surtout de plusieurs semaines —, qu'on s'aperçoit qu'on vit dans un monde sans "servilité".

Un manque de servilité tel que les étrangers, les Américains surtout, ont tout de suite envie de crier au "manque de service".

Mais que ce soit entre hommes et femmes, entre vous et le personnel des magasins, ou les serveuses de l'hôtel, ou les organisateurs du Festival ou les interprètes ou qui vous voudrez, **PERSONNE N'EST LA POUR VOUS SERVIR**. Et ça, pour un Nord-Américain surtout, c'est une vérité qui prend du temps à pénétrer. Et après: c'est un choc! Je croirais volontiers que si on voulait vraiment faire rire les Moscovites, si on voulait du premier coup devenir l'homme le plus drôle de l'URSS, — bien avant même l'illustre Popoff —, il suffirait d'écrire en grosses lettres sur une vitrine: "**SERVICE IS OUR MOTTO**".

Or, — je reviens maintenant au cinéma aussi vite que je peux —, ce monde que je viens de décrire tel que je l'ai éprouvé en quelques jours à Moscou, ce monde-là c'est exactement celui qui peuple les films de Pierre Perrault. Un monde de latins: c'est sûr. Regardez les visages, les expressions, la rapidité des échanges, le goût de la musique, de la danse, les emportements subits, les réconciliations effrénées. Peut-on trouver ailleurs un monde moins affecté que celui qui peuple **LE REGNE DU JOUR** ou **LA SUITE DU MONDE?**...

Reprenons chacun des points que j'ai mentionnés précédemment: pas de servilité, pas de publicité, pas de mise en scène, pas d'affectation, pas la moindre courbette!... En fait les films de Perrault frappent peut-être moins par ce qui est dedans que par ce qui n'y est pas et qui est dans tous les autres films. C'est pourquoi d'ailleurs, aussi, il arrive souvent qu'ils frappent le spectateur "à retardement" et qu'ils frapperont, à mon avis de plus en plus de spectateurs "à retardement" au cours des années à venir.

A Paris, à Florence, ailleurs dans d'autres capitales, les films de Perrault passeront parfois pour être un peu "paysans", un peu des films "de terroir" et cela peut faire perdre un peu de leur universalité première, mais en URSS mon impression est que la compréhension et la sympathie vis-à-vis du monde de Pierre Perrault seront immédiates et totales. Cette impression est pour moi si forte qu'il me semble même que la version russe des films de Perrault devrait être la plus simple et la

plus sobre possible: le plus mince sera le fil conducteur, le mieux ce sera. JUSTEMENT PARCE QUE LA COMMUNION QUI S'ETABLIRA SERA TELLEMENT AU NIVEAU DES TEMPERAMENTS ET DES MOEURS! Je ne serais nullement surpris si "d'aucuns me disaient" en ce moment que les films comme LE REGNE DU JOUR et LA SUITE DU MONDE joueront le même rôle en URSS avant peu que certains films russes ont joué et jouent encore pour nous depuis POTEMKINE.

Mais j'ai une autre raison, plus sournoise, pour promouvoir cet échange culturel.

J'avais, comme tout le monde, vu bon nombre de documentaires soviétiques et de films pour enfants. Ni meilleurs, ni pires que bien d'autres. J'en ai vu d'autres à Moscou lors du Festival de 1967, cette fois, avec les discours de circonstance. Ni meilleurs ni pires que bien d'autres.

Mais ces discours et ces films qui sont peut-être "à coeur ouvert" pour les représentants des autres délégations, ne trompent jamais un cinéaste canadien de l'O.N.F. Pour une raison bien simple, c'est que le cinéaste ou producteur de l'O.N.F. connaît la chanson par coeur depuis des années. Il pourrait dire comme les animaux du Livre de la Jungle: "Nous sommes du même sang, vous et moi". En fait les documentaristes soviétiques et les canadiens travaillent dans des conditions qui se ressemblent énormément. L'un et l'autre sont des cinéastes d'Etat. C'est-à-dire qu'ils obéissent à toutes les consignes habituelles du cinéma et, en plus, à quelques autres, qui leur sont propres. Comme tous les autres cinéastes du monde, ils doivent d'abord *respecter* leur inspiration créatrice. Ceci n'est pas un grand mot: c'est au contraire l'a, b, c de toute création.

Ils doivent aussi *respecter* leur sujet. Il y a une malhonnêteté vis-à-vis du sujet qui ne paie pas, n'a jamais payé, et ne paiera jamais.

Ils doivent encore *respecter* leurs finances, et les cinéastes d'Etat, — même s'ils ne sont pas trop responsables de leurs dépassements, se font épilucher leurs comptes de dépenses comme nulle part ailleurs.

Ceci vaut pour tout cinéaste. Le cinéaste d'Etat, en plus, se doit de respecter son Etat. C'est normal. C'est régulier. Il n'y a ni à en rougir ni à s'en vanter: un film qui porte la mention: Production Office national du Film représente le Canada, représente un pays, un peuple, une civilisation. Encore une fois, il n'y a là ni de quoi rougir, ni de quoi s'excuser.

Jusqu'ici j'ai employé le mot "respecter". Respecter son inspiration, respecter ses devis... etc... Mais ce qu'il faut bien comprendre c'est que chacun de ces "respects" successifs est le plus souvent une censure par rapport aux trois autres. Entre ces quatre censures le cinéaste d'Etat essaie de s'y retrouver. Et ses administrateurs en font autant de leur côté. Et qu'on l'admette ou non, de part et d'autre, il y a bon nombre de cas où "il faut patiner pas mal vite".

Et au hockey les Russes battent peut-être les Canadiens régulièrement ces temps-ci, mais pour ce qui est du cinéma, les Canadiens ont appris à patiner pas mal plus vite que les cinéastes russes.

Lorsque le cinéma candide est arrivé les cinéastes canadiens ont sauté dessus avec avidité. Ils ont immédiatement compris que c'était une fenêtre grande ouverte sur l'air libre. A partir du moment où vous ne prenez plus personnellement la responsabilité du scénario, ni celle des dialogues et où vous la remettez en grande partie là où elle appartient: c'est-à-dire sur les épaules des gens filmés, du même coup non seulement dialogue et scénario sont généralement meilleurs! mais surtout vous vous dégagez d'une bonne part des censures habituelles vis-à-vis du sujet. Quant à l'Etat, il arrive que ses administrateurs sourient un peu jaune, mais vous pouvez toujours les regarder dans le jaune des yeux et leur répondre: "Ecoutez, ne me regardez pas de cet air bilieux! Est-ce moi qui les ai inventés les Raquetteurs? ou les Zouaves pontificaux? ou la misère dans St-Henri ou le chômage à St-Jérôme" ...L'Administrateur honteux et confus jure, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus. La fois d'après il surveille de plus près le choix du sujet. Et chacun continue ainsi d'un coup de patin à l'autre, à faire un cinéma acceptable. Or, ce qui est le plus remarquable dans les

films de Pierre Perrault, c'est que c'est lui sans doute, qui a réussi à remettre le plus complètement les responsabilités de tous où elles demeurent: celles des "acteurs" sur leurs épaules; celle de l'Etat aussi, et les siennes sur ses propres épaules. C'est probablement, jusqu'à maintenant l'exemple le plus parfait du cinéaste le moins censuré par lui-même ou par les autres. Et, à mon avis, c'est l'exemple parfait à méditer pour les documentaristes sociétiqués qui ne me semblent pas avoir contourné tous leurs problèmes jusqu'où ils le pourraient. Certains nous ont dit, au cours de conversations, avoir revu **SOIXANTE CYCLES** jusqu'à dix-sept fois. C'est merveilleux et c'est touchant. Mais c'est presque seize fois de trop, si on veut. **SOIXANTE CYCLES** est une admirable petite "bête à concours" mais ce n'est pas une école de libération ou, disons, d'assouplissement des censures au profit de la meilleure école documentaire.

JACQUES BOBET